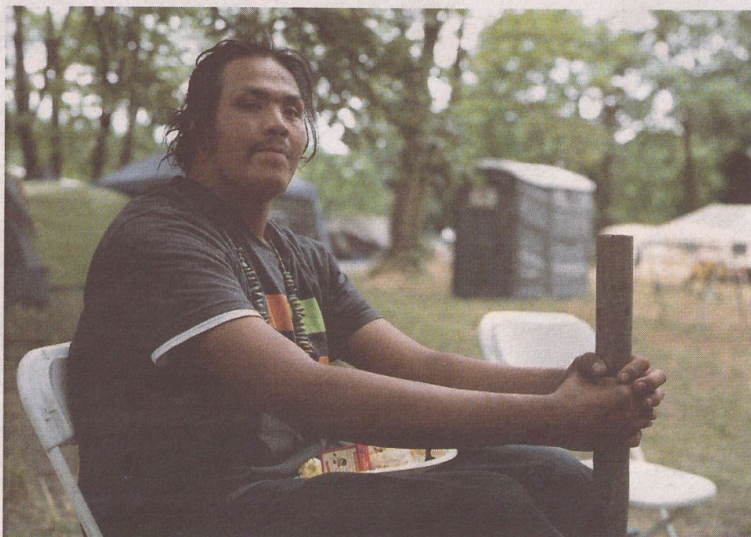


«Pour la vie», joueurs de lutte

Témoin de mouvements sociaux qu'il retranscrit sous forme de portraits grand format, le photographe Bruno Serralongue invite à la réflexion politique au Frac d'Ile-de-France.

Il y en a du monde dans l'exposition de Bruno Serralongue au Plateau, à Paris... Des individus, nombreux, que l'on n'a pas forcément l'habitude de voir en grand format aux murs des centres d'art... Sur les photographies, des Américains, des Afghans, des Français, des Coréens, des Indiens, des Mexicains font face à l'objectif. Ils sont manifestants, réfugiés, opposants, travailleurs ou syndiqués. Ils semblent calmes, silencieux mais déterminés. Dans «Pour la vie», ces inconnus si vivants qui s'opposent à des systèmes d'oppression campent au centre des clichés. Au fil des années, Bruno Serralongue s'est fait le témoin de leurs luttes qu'il restitue dans des portraits individuels ou dans des photos de groupe.

Pause. Par le truchement de ses images, le photographe regarde ces individus droit dans les yeux : réfugiés à Calais, zapatistes, ouvriers syndiqués, opposants à l'implantation d'oléoducs aux Etats-Unis, occupants de jardins ouvriers à Aubervilliers contre la construction d'une piscine pour les Jeux olympiques de Paris 2024... C'est au visiteur de tirer un fil entre toutes ces présences qui semblent squatter le Frac d'Ile-de-France, comme on occuperait



Marcus Mitchell, manifestant navajo à Standing Rock. PHOTO BRUNO SERRALONGUE

la place de la République. Ces images de soulèvements paradoxalement statiques marquent un temps de pause : la pose même de la photographie ? Car si les clichés documentent de façon extrêmement partielle des mouvements sociaux, ils invitent surtout à une réflexion politique sur l'image : quel espace offre la photographie aux résistances, diverses et variées ? Patient, Bruno Serralongue est partisan du noyautage par l'image. Il offre d'abord un

temps long à ses prises de vues, en travaillant à la chambre, appareil volumineux qui exige une manipulation lente et des négatifs en grand format. Il revient aussi, souvent, sur les mêmes sujets, fidèle à ses engagements. Ensuite, sans émotion, ni misérabilisme ni folklore, ses clichés dépouillés, presque sans qualité, s'imposent grâce à de grands tirages. Par exemple, les visages de Joe Shirley, président de la nation Navajo, Cherri Foytlin, oppo-

sante à un pipeline, ou Marcus Mitchell, manifestant navajo blessé, sont montrés à la même échelle. Plus loin, des objets de lutte (bâtons à Notre-Dame-des-Landes, outils de jardins à Aubervilliers...) ont aussi une belle place.

Rideau. Tout au fond de l'exposition, un foyer pour réfugiés, aujourd'hui détruit pour laisser place au village des athlètes des JO, très sobrement photographié, occupe tout l'espace. L'important n'est pas ici d'en mettre plein la vue ni de comprendre les origines et le développement de chaque lutte. Mais plutôt d'occuper un terrain par le biais de l'image, hors des journaux d'information.

Le titre «Pour la vie» est emprunté à une délégation qui, pour la première fois en 2021, porte le soulèvement zapatiste hors des frontières mexicaines. Tout comme les manifestants de ce «Voyage pour la vie» sortent l'anticapitalisme de leur pays d'origine, Bruno Serralongue, infiltré parmi les insoumis, déplace les images de lutte pour les inscrire dans le champ de l'art. Dans son exposition, le photographe invite d'ailleurs à entrer métaphoriquement dans ses images : à l'entrée, en traversant un grand rideau sur lequel sont projetées des diapositives de manifestations, le visiteur fait soudain corps avec un défilé. Naît ainsi un grand corps social où lutte vitale rime avec lutte finale.

CLÉMENTINE MERCIER

POUR LA VIE de BRUNO SERRALONGUE
Au Plateau du Frac d'Ile-de-France (75019)
jusqu'au 24 avril.